Milo Rau

# Compassion. L'Histoire de la Mitraillette

Création Contemporaine

Editions du Brigadier

Dans ce double monologue semi-autobiographique, les actrices Ursina Lardi, ancienne humanitaire et Consolate Sipérius, survivante de génocide dans la région des Grands Lacs en Afrique, nous parlent de leur vécu.

Ce texte, également nourri d'entretiens avec des membres d'ONG, des ecclésiastiques et des victimes de la guerre en Afrique et en Europe, pose différentes questions : comment regardons-nous et supportons-nous collectivement la misère des autres ? Quelles responsabilités et quels pouvoirs de réparation ont réellement les Occidentaux ? Jusqu'où sommes-nous prêts à aller individuellement pour aider l'autre... sans occulter non plus la responsabilité des dirigeants et des habitants des pays concernés.

La pièce a été créée le 16 janvier 2016 à la Schaubühne de Berlin, dans une mise en scène de l'auteur.

*Milo Rau, né en 1977 à Berne, a créé plus de 50 pièces de théâtre, films, livres et actions politiques, en tant que metteur en scène et auteur. Les critiques le considèrent comme l'artiste « le plus influent » (Die Zeit), « le plus intéressant » (De Standaard), « le plus controversé » (La Repubblica), « le plus scandaleux » (New York Times) ou « le plus ambitieux » (The Guardian) de notre époque.*

*Ses pièces de théâtre ont été présentées dans tous les grands festivals internationaux, dont le Festival d'Avignon, la Biennale de Venise, le Festival de Vienne (Wiener Festwochen), le Theatertreffen de Berlin ainsi que le Kunstenfestivaldesarts de Bruxelles, et ont fait l'objet de tournées dans plus de 40 pays à travers le monde. De 2018 à 2024, Milo Rau a été directeur artistique du NTGent (Belgique). Actuellement, il est directeur du Festival de Vienne (Wiener Festwochen/Freie Republik Wien).*

Prix : 10,00 €
ISBN : 978-2-487987-24-1

9 782487 987241

EDITIONS DU BRIGADIER

# Personnages

Ursina Lardi

Consolate Sipérius

## Prologue

*Le plateau est jonché de détritus : des chaises de jardin en plastique, un vieux canapé, une bâche, des pneus, des morceaux de bois, un seau en métal, des bouts de tissus, des appareils électroménagers, des cagettes, des papiers, quelques plantes vertes, des morceaux de roches, etc. Il y a aussi une chaise haute et un pupitre vers le milieu de la scène. Un grand écran vidéo au fond du plateau.*

*On entend le bruit de la pluie. Consolate est assise à une table de techniciens à l'arrière du plateau.*

Consolate Sipérius. — Mon nom est Consolate Sipérius. Je suis burundaise. Le Burundi est en Afrique centrale, au sud du Rwanda et à l'est du Congo. Je suis née dans un tout petit village, inconnu même au Burundi, qui s'appelle Kiremba.

Mon père s'appelait Joseph, ma mère Capitoline. Capitoline, c'est devenu mon mot de passe. J'adore ce nom, je le trouve très beau.

J'ai vu mes parents se faire tuer devant moi. C'était pendant la saison des pluies, en 1993. J'avais quatre ans et demi. On s'était fait dénoncer. Au Burundi, il y a deux groupes : les Hutus et les Tutsis. Si tu étais Hutu, tu te faisais dénoncer par les Tutsis ; si tu étais Tutsi, tu te faisais dénoncer par les Hutus. On était Hutus.

On s'est fait encercler, et piller. Les meubles étaient jetés hors des maisons. J'étais la plus petite et j'ai pu m'enfuir. Je me suis cachée derrière des fougères. Oui. Je suis un témoin. J'ai vu comment mes parents se sont fait tuer, avec des mitraillettes.

Je ne sais plus comment j'ai atterri dans un orphelinat, mais j'y suis arrivée. À Bujumbura, la capitale du Burundi. Le rêve de mes parents belges était d'adopter un enfant. Ce sont des gens simples, qui ne lisent pas beaucoup, qui ne s'intéressent pas trop à la culture. Ils regardent le journal télévisé de 19h, genre RTL, là où on t'en fout plein la vue, où on essaie de choquer, avec des viols, des massacres, des bombardements. « Oui, oui, en Afrique, ça arrive tout le temps. » Et c'est comme ça, je crois, que leur est venue l'idée d'adopter un enfant.

À cette époque, au Burundi, au Rwanda, au Congo, bref en Afrique Centrale, il y avait beaucoup d'enfants seuls, à cause de la guerre. C'était donc assez facile d'adopter. Et ça se faisait par catalogue. Une sorte de catalogue IKEA pour enfants. Et mes parents sont tombés sur ma photo.

*(Elle montre son passeport.)*

Voilà mon passeport. Mon nom d'origine, c'est celui-là : Ndayisaba. Ce n'est même pas le nom de mon père biologique, parce qu'au Burundi, les filles n'ont pas de droit à l'héritage. Alors, on leur invente un nom : Ndayisaba.

Pour l'adoption, ils ont juste changé mon nom de famille. Sipérius, c'est le nom de mes parents adoptifs. Consolate Sipérius. C'est rigolo : Sipérius, c'est déjà un nom très rare en Belgique, mais personne ne s'appelle Consolate. C'est... en fait, c'est absurde. On a d'abord un nom qui a été inventé, et ensuite un nom qui vous a été prêté. Mon prénom, Consolate, c'est la seule chose qui me reste de mes parents.

Je suis née le 20 mars 1989. Comme on dit souvent : « Vous, les Noirs, on ne sait jamais vraiment quel est votre âge. » J'ai vingt-six ans.

*(Elle montre ses papiers d'adoption.)*

Voilà les documents qui ont été nécessaires à mon adoption. Ils ont été établis par une ASBL, une « Association Sans But Lucratif », une ONG. Comment dire : une boîte spécialisée dans l'adoption.

Je me rappelle de mon arrivée en Belgique. On attend une année, et puis paf, j'arrive ! Et là, il y a rien qui se passe : juste une petite fille burundaise et deux parents belges.

*(Elle ouvre une boîte en carton.)*

Ce sont les habits que je portais quand je suis arrivée. Mes habits du dimanche. Ma petite culotte du dimanche. Depuis plus de vingt ans, ils sont dans cette petite boîte. C'est tout ce qui me reste de l'Afrique. Je m'étais faite toute belle pour venir. C'était

la première fois que je voyais des Blancs. J'ai touché leurs visages, comme on fait avec les animaux. Ben oui, je débarquais dans un monde inconnu. On m'a embarquée et on m'a dit : « Voilà, c'est ta nouvelle vie. » À Mouscron.

Mouscron. C'est une ville en Belgique, dans le Nord, à la frontière française. Il faut savoir que j'étais la seule Noire. J'étais donc l'attraction. Tout Mouscron savait que j'avais été adoptée. Quand on me promenait dans la rue, les gens se retournaient. Ils venaient même chez nous à la maison, des gens qu'on ne connaissait pas. Juste pour me reluquer. Alors que je n'étais qu'une petite fille, parfaitement normale. Ces gens, ils ont dit des choses atroces. Ils ne se rendaient pas compte à quel point c'était méchant. Ils disaient par exemple que j'étais une Bamboula, une jeune négresse bien en chair. Parce que j'avais des fesses et tout ça, que j'étais formée. C'est vrai que les petites filles européennes sont encore des allumettes à douze, treize ans, alors que moi, dès onze ans, j'étais déjà comme aujourd'hui. Les gens disaient : « Dans ta culture, c'est normal. C'est dans tes gènes, tu es une Big Mama, une Bamboula. »

Comment dit-on si joliment ? « C'est un monde sans compassion. »

*Le bruit de la pluie devient plus fort.*

*Le titre apparaît :*

COMPASSION

URSINA LARDI, *sur l'écran vidéo*. — En Europe, au théâtre, il y a des exercices faciles et d'autres difficiles. Les exercices faciles sont : apprendre par cœur son texte. Jouer sur scène. Ou encore ce qu'on appelle le théâtre documentaire. Ce qui est déjà plus compliqué, c'est l'éducation des masses, à l'ancienne : « Sauve le monde ! » « Fais ceci ! » « Ne fais pas cela ! » Mais même ça, on y arrive assez bien. C'est moyennement difficile, si on le fait à la manière européenne : « Nous devons nous opposer aux nazis. » « Nous devons aider les réfugiés. » C'est bien comme ça que ça se passe : ou bien tout le monde est pour, ou bien tout le monde est contre. Les nazis ou les réfugiés. En Europe.

Je m'imagine sans beaucoup de joie mais avec une grande lucidité ma vieillesse qui s'annonce, et les infirmités à venir, ainsi que les infirmités et la mort des personnes que j'aime. La mort de mon mari. La mort de mon fils. La mort des employés de ce théâtre. La mort de vous tous ici. Et je me demande : qui nous voit, quand nous souffrons ? Qui nous voit, quand nous allons périr ? Qui ?

*Le bruit de pluie s'arrête. Pleine lumière sur le plateau. Ursina Lardi apparaît sur le plateau, tout en restant filmée sur la vidéo.*

URSINA LARDI. — Quelle est la situation ? C'est ça, la question. Quelle est la situation ? La situation. Vous comprenez ? L'état de cette salle ici. La lumière. *Votre* état. Je perçois chacun d'entre vous. Chacun individuellement. J'entends chaque toussotement. Chaque raclement de gorge me heurte. Avant, c'était encore bien pire. Je suis dans un état de totale présence. Je suis là, totalement là. Et vous ? À quoi pensez-vous ? Que faisons-nous ici ? On se dit : tu fais simplement ton travail, tu récites correctement ton texte, tu fais ceci ou cela au bon moment, et que tout ça ne coûte rien à personne. Mais moi, tout ça me coûte. Donc, présence totale.

Naturellement, le plus simple pour arriver dans cet état, c'est quand tu t'es dépensée à fond avant. Jusqu'à ce que tu ne puisses plus tenir debout. Quand tu danses, quand tu bouges, quand tu